

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 84 (1939)
Heft: 11

Artikel: L'occupation des frontières : une expérience
Autor: Bovet-Grisel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341958>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'occupation des frontières : Une expérience.

Si un service d'occupation des frontières put être une surprise pour les anciens officiers, ce fut bien celui-ci. En un clin d'œil, les schémas les plus connus furent renversés par les événements. Par avance, nous comptions tous profiter d'un service de durée prolongée pour refaire avec des hommes de 20 à 48 ans, le programme du dernier cours de répétition, en approfondissant chacun des éléments de l'instruction individuelle du groupe et de la section. Pour un peu, nous aurions songé à refaire une école de recrues, marquée par un enseignement plus systématique que jamais.

Mais la dure réalité renversa les meilleures idées préconçues et les projets mûris avec le plus de tendresse. D'emblée, les travaux de fortification qui nous étaient demandés réclamaient tous nos efforts. Exigence si puissante qu'elle nous maîtrisa, si bien qu'il nous semble aujourd'hui que nous fûmes moins les auteurs que les victimes de ces travaux ; ce furent eux qui commandèrent nos volontés, faisant songer à ce mot fameux : « Il faut bien que je les suive, puisque je suis leur chef ».

Sans prétendre tirer de cette expérience une doctrine quelconque, il sera permis de dire que c'est ainsi que notre commandant d'unité comprit sa mission, et qu'il fit de la sorte une expérience intéressante.

Laissons ici de côté les tâches tactiques qu'il fallut résoudre. C'est l'aspect psychologique du problème posé qui nous semble intéressant à décrire et à analyser. Après quelques tâtonnements inévitables, le plan des travaux

fut définitivement arrêté, et l'on remua à qui mieux mieux la terre, le bois et le métal. Les résultats obtenus montrèrent que la meilleure méthode consistait à lâcher la bride aux sous-officiers, en leur enjoignant de faire preuve d'initiative dans l'exécution, pour leur laisser le plaisir de créer quelque chose à leur idée. La plupart de nos sous-officiers sont doués d'un sens pratique extraordinaire, et le mieux est de leur donner un plan de travail à construire, en faisant appel à leur esprit d'entreprise pour lui apporter des perfectionnements de détail.

Il importait de fournir aux hommes l'occasion de faire œuvre utile pour la défense nationale et en même temps pour leur confort personnel. Lorsqu'ils demandèrent eux-mêmes à passer la nuit dans leur trou plutôt qu'au cantonnement, la partie fut gagnée. Cette émulation était d'autant plus nécessaire qu'il était impossible aux officiers de surveiller constamment les travaux, et que le temps pressait, à tel point que l'instruction individuelle dut être réduite à un minimum.

UNE FORMULE « PSYCHOLOGIQUE ».

Les programmes classiques d'éducation de la troupe en usage aux écoles de recrues et aux cours de répétition se révélaient quelque peu schématiques dans le cas donné. En dépit de leur haute valeur, force fut bien d'y renoncer momentanément.

Le chef de compagnie fut incité à trouver une formule nouvelle par sa parfaite connaissance de la psychologie de la troupe en général et même d'une partie notable de ses soldats, en particulier. Les officiers furent amenés à connaître à fond le caractère et les aptitudes de chaque sous-officier, puis des appointés, enfin des simples soldats. Les appréciations variaient d'ailleurs souvent, et il s'en faut de beaucoup que celles de la quatrième semaine fussent identiques à celles du début de ce service actif.

Les travaux approchaient de leur terme, à la fin du

premier mois, lorsqu'une décision du haut commandement s'en vint bouleverser les notions acquises. L'unité partit pour une région toute différente, pour un véritable « bled », inconfortable au suprême degré, situé dans la montagne.

L'ÉLABORATION D'UNE NOUVELLE « FORMULE »

Sans le savoir, notre unité, dans sa recherche d'une solution, appliqua ce principe énoncé par le maréchal Foch : « Commander n'est rien. Ce qu'il faut, c'est de bien comprendre ceux à qui l'on a affaire et de bien se faire comprendre d'eux. Se bien comprendre, c'est tout le secret de la vie ». Et aussi cette maxime : « Un pays où, en temps de guerre, chacun se trouverait à sa place, serait invincible ».

La situation nouvelle exigeait de gros efforts, Non seulement pour effectuer des travaux urgents, mais encore pour aménager ou plutôt créer des cantonnements habitables. Comme il n'y en avait pas, les soldats étaient réveillés la nuit par le froid. La saleté du hameau était déconcertante. Tandis que les nuits s'allongeaient, les moyens d'éclairage faisaient défaut. Chemins dans un état déplorable. Bref, il fallait faire œuvre de véritables colonisateurs, à l'aide d'ouvriers spécialisés : charpentiers, tailleurs de pierre, etc.

Cette expérience réussit parfaitement, sans négliger les travaux extérieurs. Les méthodes de travail avaient, du seul fait des circonstances, conduit à une formule pratique et pour ainsi dire définitive.

Le point de départ fut la connaissance détaillée des particularités de chacun des soldats. Apprendre leur nom de famille et leur prénom lorsqu'il s'agit d'une famille très répandue ; leur domicile et origine ; leur profession l'état de leurs affaires, leur situation de famille ; la nature de leur intelligence et de leur caractère. La force de caractère surtout, qui permet de juger un soldat.

Voici, entre cent, quelques-unes des expériences que nous fîmes : 1. L'on obtient de meilleurs résultats, pour les

travaux, en formant les équipes au moyen d'hommes d'un même village. 2. Au bout de quelques semaines, le drill perd quelque peu de son importance comme critère de la valeur militaire des hommes. Les sous-officiers et les soldats qui se distinguaient les premiers jours par des allures très militaires ont souvent donné lieu à des déceptions. Il conserve en revanche toute sa valeur comme moyen de suggestion. 3. X. se comportait comme un soldat très inégal, et l'on ne savait exactement qu'en faire ; l'on réfléchit alors qu'il est voyer-chef dans le civil ; dorénavant, on le chargera de diriger, comme un appointé, des travaux de terrassements sur route, et il s'acquitte excellemment de cette tâche. 4. Il ne faut pas demander à un ouvrier de fabrique et à un paysan aisé d'avoir la même façon d'obéir : le premier sera plus fort pour l'automatisme, le second pour l'initiative.

Notons que nous avons affaire à des soldats appartenant tous à une région assez restreinte, et où, par conséquent, la tournure d'esprit est nettement caractérisée. Les jeunes gens de 20 à 25 ans sont souvent frondeurs et rebelles à l'autorité. Ils considèrent parfois le gradé avec les yeux d'un contrebandier en présence d'un officier ou sous-officier de douane. Rusés comme des renards, ils ont l'esprit vif et le sang chaud. Plus tard, cette fronde native s'atténue pour disparaître définitivement.

Presque tous, cependant, conserveront une tendance invétérée au « resquillage », moins par malignité peut-être que par gloriole. L'on peut agir sur eux non en leur faisant de la morale patriotique, mais en attirant leur attention sur les effets fâcheux d'ordre pratique qui pourraient résulter de leurs négligences.

Après le passif de leur nature, jetons un coup d'œil sur son actif. Bien qu'ils ne veuillent jamais en avoir l'air, ils sont profondément patriotes. Ce sont de beaux hommes, solides et combattifs par tempérament, doués d'un sens pratique remarquable, et d'un sens naturel du terrain. S'ils craignent d'être dupes des belles paroles, prononcées

par certains orateurs à la faconde intarissable, ils sont en revanche touchés par les marques d'intérêt véritable que portent leurs supérieurs à leur sort, à leur nourriture, à leur confort.

D'autre part, ces hommes sont extrêmement sensibles à toute marque de supériorité, notamment intellectuelle. La curiosité suscitée par l'emploi du fusil-mitrailleur, par exemple, a été, au printemps de l'année dernière déjà, un stimulant de premier ordre. Un chef auquel on pose des questions, même saugrenues, doit non les éluder, mais au contraire y répondre avec bienveillance, et aussi avec la ferme volonté d'avoir le dernier mot. Il ne faut jamais demander à cette troupe un effort que l'on ne puisse accomplir soi-même.

A ces conditions, la troupe admirera ses chefs et leur témoignera un attachement profond et durable.

Cette formule, dont l'application a réussi dans le cas particulier, ne renferme-t-elle pas certains écueils ? Certes, notamment celui-ci : Dans le dessein louable en soi de s'adresser à chaque soldat pris individuellement, il faut se garder de la tentation d'oublier les principes essentiels de la hiérarchie militaire. Pour le service intérieur et tout ce qui s'y rattache, le commandant de compagnie ne doit connaître, pour donner les ordres, que le sergent-major, qui procédera de même avec les sergents, et ainsi de suite, jusqu'aux appointés. Le fait pour cette unité d'être bien notée, semble indiquer que les conditions requises pour en faire un bon instrument de combat ont été remplies, et que, avec elle, l'on pourrait entrer en campagne avec confiance. Quand bien même cette expérience ne constitue probablement pas un procédé passe-partout, elle donnera peut-être à des camarades l'occasion de réfléchir sur la manière dont les chefs peuvent sortir de difficultés en cas de circonstances exceptionnelles.

1^{er} lieut. BOVET-GRISEL.
